

Albert CAMUS

Œuvres et cycles

Camus a exprimé dans son œuvre une pensée complexe, contradictoire, en **mouvement incessant entre le constat angoissé de l'abandon et de la solitude de l'homme et l'exigence d'une solidarité et d'une participation plus grande à l'aventure collective.**

Il semble que toute l'œuvre de l'écrivain-penseur cherche à répondre à la **question fondatrice** posée en ouverture du *Mythe de Sisyphe* :

*« Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide.
Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue,
c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. »*

1937	L'Envers et l'Endroit ('essai')	
1940	Noces ('essai')	
1942	L'Étranger (roman)	Cycle de l'Absurde / de Sisyphe
1942	Le Mythe de Sisyphe : Essai sur l'absurde (essai)	Cycle de l'Absurde / de Sisyphe
1944	Le Malentendu (théâtre)	Cycle de l'Absurde / de Sisyphe
1945	Caligula (théâtre)	Cycle de l'Absurde / de Sisyphe
1947	La Peste (roman)	Cycle de la Révolte / de Prométhée
1948	L'État de siège (théâtre)	Cycle de la Révolte / de Prométhée
1949	Les Justes (théâtre)	Cycle de la Révolte / de Prométhée
1951	L'homme révolté (essai)	Cycle de la Révolte / de Prométhée
1956	La Chute (roman)	
1957	L'Exil et le Royaume (nouvelles)	
1962-4	Carnets (posthume)	
1994	Le Premier Homme (roman, posthume)	Cycle de l'Amour / de Némésis

L'œuvre de Camus est organisée sous forme de **cycles**. Chaque cycle est composé d'un **essai** philosophique (qui expose les considérations de l'auteur quant à l'absence de sens de la vie, la nécessité de vivre avec cette absurdité et les manières de parvenir tout de même au bonheur), de **pièces de théâtre** et de **romans / nouvelles** pour illustrer cette théorie.

*« Un roman n'est jamais qu'une philosophie mise en image.
Et dans un bon roman, toute la philosophie est passée dans les images. »*

(Alger Républicain, le 20 octobre 1938)

Albert CAMUS,
Le Mythe de Sisyphe (1942)

Extrait 1 : « Les murs absurdes »

> *Réflexion personnelle*

A quels moments de ma vie suis-je (ou ai-je été) confronté(e) au sentiment de l'absurde ?

.....

.....

.....

.....

.....

Toutes les grandes actions et toutes les grandes pensées ont un commencement dérisoire. Les grandes œuvres naissent souvent au détour d'une rue ou dans le tambour d'un restaurant. Ainsi de l'absurdité. Le monde absurde plus qu'un autre tire sa noblesse de cette naissance misérable. Dans certaines situations répondre : « rien » à une question sur la nature de ses
5 pensées peut être une feinte chez un homme. Les êtres aimés le savent bien. Mais si cette réponse est sincère, si elle figure ce singulier état d'âme où le vide devient éloquent, où la chaîne des gestes quotidiens est rompue, où le cœur cherche en vain le maillon qui la renoue, elle est alors comme le premier signe de l'absurdité.

10 Il arrive que les décors s'écroulent. Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi mardi mercredi jeudi vendredi et samedi sur le même rythme, cette route se suit aisément la plupart du temps. Un jour seulement, le « pourquoi » s'élève et tout commence dans cette lassitude teintée d'étonnement. « Commence », ceci est important. La lassitude est à la fin des actes d'une vie
15 machinale, mais elle inaugure en même temps le mouvement de la conscience. Elle l'éveille et elle provoque la suite. La suite, c'est le retour inconscient dans la chaîne, ou c'est l'éveil définitif. Au bout de l'éveil vient, avec le temps, la conséquence : suicide ou rétablissement. En soi, la lassitude a quelque chose d'écoeürant. Ici, je dois conclure qu'elle est bonne. Car tout commence par la conscience et rien ne vaut que par elle. Ces remarques n'ont rien d'original.
20 Mais elles sont évidentes cela suffit pour un temps, à l'occasion d'une reconnaissance sommaire dans les origines de l'absurde. Le simple « souci » est à l'origine de tout.

De même et pour tous les jours d'une vie sans éclat, le temps nous porte. Mais un moment vient toujours où il faut le porter. Nous vivons sur l'avenir : « demain », « plus tard », « quand tu auras une situation », « avec l'âge tu comprendras ». Ces inconséquences sont admirables, car enfin il s'agit de mourir. Un jour vient pourtant et l'homme constate ou dit qu'il a trente ans.
25 Il affirme ainsi sa jeunesse. Mais du même coup, il se situe par rapport au temps. Il y prend sa place. Il reconnaît qu'il est à un certain moment d'une courbe qu'il confesse devoir parcourir. Il appartient au temps et à cette horreur qui le saisit, il y reconnaît son pire ennemi. Demain, il souhaitait demain, quand tout lui-même aurait dû s'y refuser. Cette révolte de la chair, c'est l'absurde.

30 Un degré plus bas et voici l'étrangeté : s'apercevoir que le monde est « épais », entrevoir à
quel point une pierre est étrangère, nous est irréductible, avec quelle intensité la nature, un
paysage peut nous nier. Au fond de toute beauté git quelque chose d'inhumain et ces collines,
la douceur du ciel, ces dessins d'arbres, voici qu'à la minute même, ils perdent le sens illusoire
35 monde, à travers les millénaires, remonte vers nous. Pour une seconde, nous ne le
comprenons plus puisque pendant des siècles nous n'avons compris en lui que les figures et
les dessins que préalablement nous y mettions, puisque désormais les forces nous manquent
pour user de cet artifice. Le monde nous échappe puisqu'il redevient lui-même. Ces décors
masqués par l'habitude redeviennent ce qu'ils sont. Ils s'éloignent de nous. De même qu'il est
40 des jours où sous le visage familier d'une femme, on retrouve comme une étrangère celle
qu'on avait aimée il y a des mois ou des années, peut-être allons-nous désirer même ce qui
nous rend soudain si seuls. Mais le temps n'est pas encore venu. Une seule chose : cette
épaisseur et cette étrangeté du monde c'est l'absurde¹.

45 Les hommes aussi secrètent de l'inhumain. Dans certaines heures de lucidité, l'aspect
mécanique de leurs gestes, leur pantomime privée de sens rend stupide tout ce qui les
entoure. Un homme parle au téléphone derrière une cloison vitrée ; on ne l'entend pas, mais
on voit sa mimique sans portée : on se demande pourquoi il vit. Ce malaise devant l'inhumanité
de l'homme même, cette incalculable chute devant l'image de ce que nous sommes, cette
50 « nausée » comme l'appelle un auteur de nos jours, c'est aussi l'absurde. De même l'étranger
qui, à certaines secondes, vient à notre rencontre dans une glace, le frère familier et pourtant
inquiétant que nous retrouvons dans nos propres photographies, c'est encore l'absurde.

J'en viens enfin à la mort et au sentiment que nous en avons. Sur ce point tout a été dit et
il est décent de se garder du pathétique. On ne s'étonnera cependant jamais assez de ce que
tout le monde vive comme si personne « ne savait ». C'est qu'en réalité, il n'y a pas
55 d'expérience de la mort. Au sens propre, n'est expérimenté que ce qui a été vécu et rendu
conscient. Ici, c'est tout juste s'il est possible de parler de l'expérience de la mort des autres.
C'est un succédané, une vue de l'esprit et nous n'en sommes jamais très convaincus. Cette
convention mélancolique ne peut être persuasive. L'horreur vient en réalité du côté
mathématique de l'évènement. Si le temps nous effraie, c'est qu'il fait la démonstration, la
60 solution vient derrière. Tous les beaux discours sur l'âme vont recevoir ici, au moins pour un
temps, une preuve par neuf de leur contraire. De ce corps inerte où une gifle ne marque plus,
l'âme a disparu. Ce côté élémentaire et définitif de l'aventure fait le contenu du sentiment
absurde. Sous l'éclairage mortel de cette destinée, l'inutilité apparaît. Aucune morale, ni aucun
effort ne sont a priori justifiables devant les sanglantes mathématiques qui ordonnent notre
65 condition.

¹ Mais non pas au sens propre. Il ne s'agit pas d'une définition, il s'agit d'une énumération des sentiments qui peuvent comporter de l'absurde. L'énumération achevée, on n'a cependant pas épuisé l'absurde.

> *Compréhension*

Quels moments de la vie humaine Camus énumère-t-il comme autant d'occasions de confrontation à l'absurde ? (5 éléments)

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Extrait 2 : Définition de l'absurde

> *Réflexion personnelle*

Quelle est ma définition de « l'absurde » ?

.....
.....
.....
.....

L'intelligence aussi me dit donc à sa manière que ce monde est absurde. Son contraire qui est la raison aveugle a beau prétendre que tout est clair, j'attendais des preuves et je souhaitais qu'elle eût raison. Mais malgré tant de siècles prétentieux et par-dessus tant d'hommes éloquentes et persuasifs, je sais que cela est faux. Sur ce plan du moins, il n'y a point de bonheur si je ne puis savoir. Cette raison universelle, pratique ou morale, ce déterminisme, ces catégories qui expliquent tout, ont de quoi faire rire l'homme honnête. Ils n'ont rien à voir avec l'esprit. Ils nient sa vérité profonde qui est d'être enchaîné. Dans cet univers indéchiffrable et limité, le destin de l'homme prend désormais son sens. Un peuple d'irrationnels s'est dressé et l'entoure jusqu'à sa fin dernière. Dans sa clairvoyance revenue et maintenant concertée, le sentiment de l'absurde s'éclaire et se précise. Je disais que le monde est absurde et j'allais trop vite. Ce monde en lui-même n'est pas raisonnable, c'est tout ce qu'on peut en dire. Mais ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et de ce désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme. L'absurde dépend autant de l'homme que du monde. Il est pour le moment leur seul lien. Il les scelle l'un à l'autre comme la haine seule peut river les êtres. C'est tout ce que je puis discerner clairement dans cet univers sans mesure où mon aventure se poursuit. Arrêtons-nous ici. Si je tiens pour vrai cette absurdité qui règle mes rapports avec la vie, si je me pénètre de ce sentiment qui me saisit devant les spectacles du monde, de cette clairvoyance que m'impose la recherche d'une science, je dois tout sacrifier à ces certitudes et je dois les regarder en face pour pouvoir les maintenir. Surtout je dois leur régler ma conduite et les poursuivre dans toutes leurs conséquences. Je parle ici d'honnêteté. Mais je veux savoir auparavant si la pensée peut vivre dans ces déserts.

> *Compréhension*

Quelle est la définition de « l'absurde » selon Camus ?

.....
.....
.....

Extrait 3 : Sisyphe, l'homme absurde

> *Compréhension* : Repérez chez Sisyphe les qualités de l'homme absurde.

Les dieux avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir.

[Commencement de l'histoire de Sisyphe]

5 On dit que Sisyphe étant près de mourir voulut imprudemment éprouver l'amour de sa femme. Il lui ordonna de jeter son corps sans sépulture au milieu de la place publique. Sisyphe se retrouva dans les Enfers. Et là, irrité d'une obéissance si contraire à l'amour humain, il obtient de Pluton la permission de retourner sur la terre pour châtier sa femme. Mais quand il eut de nouveau revu le visage de ce monde, goûté l'eau et le soleil, les pierres chaudes et la
10 mer, il ne voulut plus retourner dans l'ombre infernale. Les rappels, les colères et les avertissements n'y firent rien. Bien des années encore, il vécut devant la courbe du golfe, la mer éclatante et les sourires de la terre. Il fallut un arrêt des dieux. Mercure vint saisir l'audacieux au collet et l'ôtant à ses joies, le ramena de force aux Enfers où son rocher était tout prêt.

15 On a compris déjà que Sisyphe est le héros absurde. Il l'est autant par ses passions que par son tourment. Son mépris des dieux, sa haine de la mort et sa passion pour la vie, lui ont valu ce supplice indicible où tout l'être s'emploie à ne rien achever. C'est le prix qu'il faut payer pour les passions de cette terre. On ne nous dit rien sur Sisyphe aux Enfers. Les mythes sont faits pour que l'imagination les anime. Pour celui-ci on voit seulement tout l'effort d'un corps
20 tendu pour souler l'énorme pierre, la rouler et l'aider à gravir une pente cent fois recommencée ; on voit le visage crispé, la joue collée contre la pierre, le secours d'une épaule qui reçoit la masse couverte de glaise, d'un pied qui la cale, la reprise à bout de bras, la sûreté tout humaine de deux mains pleines de terre. Tout au bout de ce long effort mesuré par l'espace sans ciel et le temps sans profondeur, le but est atteint. Sisyphe regarde alors la pierre
25 dévaler en quelques instants vers ce monde inférieur d'où il faudra la remonter vers les sommets. Il redescend dans la plaine.

C'est pendant ce retour, cette pause, que Sisyphe m'intéresse. Un visage qui peine si près des pierres est déjà pierre lui-même ! Je vois cet homme redescendre d'un pas lourd mais égal vers le tourment dont il ne connaîtra pas la fin. Cette heure qui est comme une respiration
30 et qui revient aussi sûrement que son malheur, cette heure est celle de la conscience. A chacun de ces instants, où il quitte les sommets et s'enfonce peu à peu vers les tanières des dieux, il est supérieur à son destin. Il est plus fort que son rocher.

Si ce mythe est tragique, c'est que son héros est conscient. Où serait en effet sa peine, si à chaque pas l'espoir de réussir le soutenait ? L'ouvrier d'aujourd'hui travaille, tous les jours
35 de sa vie, aux mêmes tâches et ce destin n'est pas moins absurde. Mais il n'est tragique qu'aux rares moments où il devient conscient. Sisyphe, prolétaire des dieux, impuissant et révolté, connaît toute l'étendue de sa misérable condition : c'est à elle qu'il pense pendant sa descente. La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. Il n'est pas de destin qui ne se surmonte pas le mépris.

Attitudes possibles face à l'absurde

Contrairement à Sartre ou Malraux qui font de cette absurdité de l'existence une fin en soi, Camus insiste sur le fait que ce sentiment est un commencement et une étape vers autre chose. En ce sens, Camus défend une nouvelle approche du nihilisme : il y aurait un nihilisme passif (qui consiste à se désespérer de l'absence de sens) mais surtout un **nihilisme actif** (où la volonté, le désir de vie et le bonheur sont possibles). **L'expérience de l'absurde est donc un moment de lucidité qui permet par la suite d'être plus heureux ; elle trace les limites à l'intérieur desquelles l'homme peut vivre et agir.**

« Il faut imaginer Sisyphe heureux ! »

Pour atteindre le bonheur malgré le non-sens apparent, il existe donc une série d'attitudes, celles qui permettent l'**évasion** (supprimer l'absurde) et celles qui permettent l'**affrontement** (vivre avec l'absurde).

LE SUICIDE



Pour mettre fin à l'absurde, le suicide est efficace puisqu'il **supprime** une des données de l'équation de départ : **la conscience humaine**. Camus considère toutefois que le suicide n'est pas une solution à l'absurde, puisqu'il reviendrait à s'allier avec lui, alors qu'il nous vainc par la mort naturelle. **Camus le rejette** aussi par amour de la vie : se suicider, c'est « perdre à jamais la plus pure des joies qui est de sentir et de sentir sur cette terre ». **Rejeter le suicide signifie aussi rejeter le meurtre** (qui reviendrait à un suicide par procuration 'offert' à l'assassiné, un même pacte avec l'absurde). En ce sens, Camus s'opposera dans de nombreuses œuvres à la peine de mort, la guerre ou les massacres ordonnés par des Etats.

L'ESPOIR (ou LE SUICIDE PHILOSOPHIQUE)



L'espoir est transmis par la morale, l'idéologie (comme certaines théories socialistes qui annonçaient un futur radieux) **ou la religion** (qui fait croire à un au-delà). Cette attitude philosophique qui redonne un sens au monde est dangereuse selon Camus : elle peut conduire à la violence et on **perd sa lucidité**, aveuglé par cette croyance en un sens absolu au monde. L'espoir est donc une **illusion**, une esquivé qui détourne le regard de la réalité. Camus qualifie de 'suicide philosophique' cette attitude et critique aussi les philosophies nihilistes traditionnelles (Chestov, Kierkegaard, Jaspers, Husserl) en leur reprochant d'expliquer le monde par la logique du non-sens et donc de donner en cela un aspect religieux à leur théorie.

LE MALENTENDU (1944)

Le suicide et l'espoir sont les thèmes centraux du *Malentendu*. Martha, qui tient, avec sa mère, une auberge, lasse d'une existence morne dans une région froide et triste, n'aspire qu'à partir vers un pays de plages, de soleil et de fleurs. Pour se procurer l'argent nécessaire au voyage, les deux femmes assassinent des clients de passage et jettent leur corps dans la rivière. Un jour, Jan, le frère de Martha, revient après 20 ans d'absence. N'ayant voulu se faire reconnaître immédiatement, il est assassiné à son tour. Le 'malentendu' découvert, sa mère se suicide au nom de son amour maternel. Quant à Martha, ses espoirs de bonheur perdus à jamais, elle a la révélation brutale de l'absurde et se retranche de l'humanité. « Ne me touchez pas (dit-elle à Maria). Restez à votre place. Il n'y a rien de commun entre nous. » Pour elle, plus rien désormais n'a de sens, car ce meurtre n'était pas un malentendu ; ce meurtre est l'ordre même du monde, un ordre dans lequel « personne n'est jamais reconnu ». Ayant appris cela, elle cherche à 'désespérer' Maria, c'est-à-dire lui ôter toute illusion, tout espoir. Dans ce monde irrationnel, il n'existe que deux possibilités : « Vous avez à choisir entre le bonheur stupide des cailloux et le lit gluant où nous vous attendons ». Le lit gluant (le fond de la rivière), c'est le suicide ; le bonheur des cailloux, c'est la suppression de tout désir, l'indifférence absolue. La fin de la pièce est brutale. Maria lance une prière à Dieu ; la porte s'ouvre et apparaît le vieux serviteur de l'auberge :

LE VIEUX (d'une voix nette et ferme) – Vous m'avez appelé ?

MARIA (se tournant vers lui) – Oh ! Je ne sais pas ! Mais aidez-moi, car j'ai besoin qu'on m'aide. Ayez pitié et consentez à m'aider !

LE VIEUX (de la même voix) – Non !

Si **ni le suicide ni l'espoir ne sont des solutions** convaincantes pour Camus, et s'il faut vivre en toute lucidité avec l'absurdité inhérente à notre condition, alors **comment donner sens à la vie de l'homme ?** « **Vivre, c'est faire vivre l'absurde** », ne pas chercher à résoudre l'équation. Camus distingue dans ce sens 3 attitudes : la liberté, la révolte et la passion.

LA LIBERTE ET LA PASSION

La découverte de l'absurde, c'est la possibilité d'un regard neuf. L'homme est profondément **libre à partir du moment où il connaît lucidement sa condition sans espoir** et sans lendemain. Il se sent alors **délié des règles communes et apprend à vivre 'sans appel'**. La liberté a ce sens très particulier pour Camus. Elle a quelque chose d'illusoire puisque nous savons que nous allons mourir. Par contre, la liberté n'est pas de faire des choix, puisque par eux nous pouvons devenir esclaves des buts que nous nous fixons. La liberté tient en une seule phrase :

« *Ce qui compte, ce n'est pas de vivre le mieux, mais de vivre le plus.* »

L'idéal est donc de **multiplier les expériences, sans chercher à savoir si ces expériences sont en soi bonnes ou mauvaises**. « Sentir sa vie, sa révolte, sa liberté, et le plus possible, c'est vivre et le plus possible. Là où la lucidité règne, l'échelle des valeurs devient inutile [...]. Le présent et la succession des présents devant une âme sans cesse consciente, c'est l'idéal de l'homme absurde. »

Pour illustrer cette liberté, Camus développe une « **morale de l'épuisement** » et montre en exemple **Don Juan** (libertin qui cherche l'accumulation des conquêtes), le **comédien** (vit 100 vies différentes sur scène) et le **créateur artistique** (l'art = exploration de la richesse des mondes possibles).

« **L'absurde ne délivre pas, il lie.** Il n'autorise pas tous les actes. Tout est permis ne signifie pas que rien n'est défendu. L'absurde rend seulement leur équivalence aux conséquences de ces actes. Il ne recommande pas le crime, ce serait puéril, mais il restitue au remord son inutilité. De même, si toutes les expériences sont indifférentes, celle du devoir est aussi légitime qu'une autre. » C'est justement dans le champ des possibles et avec ces limites que s'exerce la liberté de l'homme absurde : les conséquences de ses actes sont simplement ce qu'il faut payer et il y est prêt. **L'homme est sa propre fin et il est sa seule fin, mais parmi ses actes il en est qui servent ou desservent l'humanité**, et c'est dans le sens de cet humanisme que va évoluer la pensée de Camus.

CALIGULA (1945)

L'exercice de la liberté est le sujet de la pièce. Caligula, à la mort de sa sœur, sent tout à coup un « besoin d'impossible » ; la vie ici-bas étant mal faite, il a besoin « de la lune, ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose [...] qui ne soit pas de ce monde ». A la différence de Martha, il a décidé de vivre et de chercher à sa manière la vérité de la vie. Puisque la liberté n'a pas de limite – n'est pas empereur ? – il emploiera tout son pouvoir à changer le monde. Or changer le monde, c'est d'abord détruire l'ordre existant (tentation de l'anarchie) :

« Je veux mêler le ciel à la mer, confondre laideur et beauté, faire jaillir le rire de la souffrance. »

Mais comme il ne peut agir sur l'ordre naturel, faire que « le soleil se couche à l'est », il s'attachera à détruire les valeurs humaines, en renversant les rapports sociaux, en niant la justice, en confondant le mal et le bien, en ridiculisant les sénateurs et les poètes, en ordonnant des assassinats sans raison, et il finira par tuer de ses propres mains sa maîtresse.

Toutefois, d'avoir mis le désordre autour de lui et dans son empire ne lui apporte aucune satisfaction : non seulement il ne possède toujours pas la lune mais il ne trouve plus en face de lui que lui-même. Et il s'écrie :

« Je n'ai pas pris la voie qu'il fallait, je n'aboutis à rien. Ma liberté n'est pas la bonne. »

Il n'est pas donné à l'homme absurde de changer l'ordre du monde ; la recherche de l'impossible conduit à un échec complet. La vie est tournée vers le réel, et c'est dans ce monde tel qu'il est qu'il faut chercher le bonheur.

LA REVOLTE

Dans le *Mythe de Sisyphe*, Camus introduit une notion qui prendra une grande importance dans son œuvre et deviendra le sujet même de *L'Homme révolté* : la révolte. Pour lui, face à l'absurdité de la vie, **la révolte est la seule position philosophique cohérente**. « Vivre une expérience, un destin, c'est l'accepter pleinement. Or on ne vivra pas ce destin, le sachant absurde, si on ne fait pas tout pour **maintenir devant soi cet absurde** mis à jour par la conscience. Vivre c'est faire vivre l'absurde. Le faire vivre, c'est avant tout le regarder. » La révolte est donc un **état de lucidité, fondamental**.

La révolte, selon Camus, peut donc être définie comme la **confrontation perpétuelle de l'homme et de sa propre obscurité**, « l'assurance d'un destin écrasant moins la résignation qui devrait l'accompagner ». En cela, Camus oppose à l'esprit du suicidé (qui consent à l'absurde), celui du **condamné à mort** qui est en même temps conscience et refus de la mort. C'est au final cette révolte qui confère à la vie son prix et sa grandeur. Dans *L'Homme révolté* (1951), la révolte est si intimement liée à la conscience de l'absurde qu'elle semble même la précéder :

« La conscience vient au jour avec la révolte. »

Ce qu'il faut retenir des œuvres des années 1936 à 1944, c'est que le problème de l'absurde ne doit être éludé d'aucune manière, ni d'abord par le suicide, ni par la croyance en une transcendance où se trouveraient toutes les réponses, ni par le renoncement. **L'absurde doit rester une « attention passionnée »**, afin que soit conservée « la flamme pure de la vie ».

> Compréhension

Quelle est la place de *L'Étranger* dans le Cycle de l'Absurde ?

Quels éléments de la théorie philosophique présentée dans *Le Mythe de Sisyphe* le roman illustre-t-il ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....